

101  
17  
PANEGYRIQUE

DE

MARIE

REINE D'ANGLETERRE,

D'ECOSSE, de FRANCE, & D'IRLANDE,

De glorieuse & Immortelle memoire.

*Decedée à Kensington le 28. Decembre 1694.*

Par J. ABBADIE D. en T. Ministre de la Savoye.



A L O N D R E S,

Par B. Griffin, Pour la Veuve PEAN Libraire, à la  
Bible d'Or, proche la Fountain-Tavern, dans  
le Strand. 1695.

PANEGYRIC

M. A. M.

THE

OF

THE

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

©  
©  
©  
©

I

F

C

au  
re  
vi  
la  
&

te  
R  
el  
de  
lo  
la

g  
fa  
r  
e

# PANEGYRIQUE

DE

## Marie Stuart,

Reine d'Angleterre, d'Ecosse, de France  
& d'Irlande, &c.

**C**'EST en vain que la reconnoissance publique travaille à perpétuer la memoire des heros ; En vain on confie au marbre & à l'airain leurs noms & leurs titres, que le temps aura bien-tôt effacés ; En vain l'art des peintres & celui des sculpteurs, tâchent de leur donner, malgré la mort, une ombre de vie, par une représentation durable de ce qui n'est plus ; tout cela est inutile, si l'on ne tâche de faire revivre l'esprit qui les anima, & de perpétuer leur gloire par l'imitation de leurs actions.

C'est là le seul éloge digne de MARIE, Princesse en qui toutes les vertus semblerent disputer à qui la rendroit plus accomplie ; Reine, l'exemple de ses sujets ; heroine, le modele des Reines ; élevée au dessus de son rang par ses vertus, & en quelque sorte au dessus de ses vertus par sa modestie ; qui ne peut souffrir d'être louée, & qu'on n'osa louer qu'en secret pendant sa vie : mais dont la douleur publique fait un éloge si public après sa mort.

L'Angleterre en deuil ; les regrets de l'Etat, les larmes de l'Eglise ; cet auguste Senat, qui en réglant l'intérêt d'une nation, fait la destinée de toutes les autres, devenu son premier Panegyriste ; le Roy deffaillant de douleur, ce Heros que la fermeté éleva toujours au dessus des dangers, des disgraces, foible dans

cette occasion ; le silence de l'envie ; le regret de tant de nations qui s'intéressent dans cette perte , comme dans une affliction générale du genre-humain , la louent assez hautement , & nous laissent d'autant moins à dire , qu'on ne peut trouver le vray semblable , soit dans le portrait de ses immortelles vertus , soit dans celui des merveilles de sa vie , qu'en retranchant quelque chose de la vérité.

On ne dira rien de ses glorieux Aïeux , si ce n'est qu'elle leur rendit plus d'éclat qu'elle n'en reçut ; & que si sa naissance l'honora , elle honora encore davantage sa naissance. En effet , quelle femme fit jamais plus d'honneur à sa nation , à son sexe en général , que celle dont nous parlons ?

Il ne faut ici ni ravalier avec malignité , ni élever avec trop de complaisance un sexe , qui peu diffèrent du nôtre naturellement , semble être condamné à la médiocrité par l'éducation. Disons seulement que plus les sources de la gloire la plus éclatante lui sont fermées , plus il est beau de le voir , s'en mettre en possession ; & que comme rien n'est plus rare que de trouver le caractère héroïque dans une femme , il n'y a rien aussi de plus digne de notre admiration.

L'Histoire qui est pleine de noms fameux , n'a fait passer jusqu'à nous que celui d'un petit nombre de femmes illustres , qu'elle a particulièrement célébrées. Chaque peuple a eu les siennes dont il s'est fait honneur : mais ne semble-t-il pas que l'esprit de toutes ces femmes fortes ait animé celle-ci , & qu'une nation ait eu à cet égard l'honneur de toutes les autres ?

De tous les grands caractères , qui peuvent former les personnes extraordinaires , aucun ne lui manqua. Sa beauté qui auroit fait le plus grand ornement d'une autre , fut toujours contée pour la moindre de ses perfections. Les lumières même de son esprit naturellement droit , solide , pénétrant , & d'ailleurs si cultivé , ajoutées aux agrémens de sa personne , ne firent que la moindre partie du mérite , que le monde admira en elle.

Jamais tant de douceur & de modestie n'accompagnèrent tant de majesté , tant de grandeur ; & jamais des manières si simples & si naturelles ne conservèrent tant de dignité. Elle eut beau descendre , & nous montrer dans une héroïne une femme ordinaire , cet air d'empire qui étoit répandu dans toute sa personne , ce port noble , cette majesté naturelle annonçoient toute sa grandeur , & trahissoient , pour ainsi dire , son humilité.

Son ame fut collée à celle de son Auguste Epoux ; Attentive à sa gloire comme à son plus cher intérêt , étudiant ses sentimens pour

pour  
seuls  
L  
sa fo  
de f  
que  
d'au  
de f  
fem  
L  
de f  
vû c  
So  
mod  
voir  
elle  
eter  
ou c  
Ja  
regu  
notr  
sien.  
deux  
pour  
com  
la c  
E  
toit  
qu'a  
avec  
mod  
stre  
plus  
O  
ses n  
Con  
elle  
tra q  
avec  
E  
tant  
exac



pour les suivre, & sa conduite pour l'imiter, elle chercha dans ses seuls desirs, la loi qu'elle se prescrivait.

L'admiration & la tendresse luy firent trouver des charmes dans sa soumission. Présente elle ne chercha que dans ses regards les sujets de sa joye, & de sa tristesse; absente elle n'eut d'autre inquiétude que celle de ne pas le voir, d'autre crainte que celle de le perdre, d'autre soin que celui d'exécuter ses ordres, & privée de sa personne, de faire régner sa volonté. Elle ne respira que pour luy plaire, & sembla ne vivre qu'en luy.

La foiblesse n'eut aucune part à ces sentimens. On ne vit point de femme aimer son mari avec plus de tendresse. On n'a jamais vu de Princesse supporter les disgrâces avec plus de fermeté.

Son courage l'élevait au dessus des mauvais événemens, & sa modestie au dessus des bons. Plus grande que l'adversité, elle fit voir que rien ne pouvoit l'abattre. Plus grande que la prospérité, elle montra que rien ne pouvoit l'en-orgueillir; & l'on doutera éternellement, laquelle on luy vid le mieux supporter de la bonne, ou de la mauvaise fortune.

Jamais un mérite plus extraordinaire. Jamais un mérite plus régulier. Elle allia le courage, & la force, qui ne conviennent qu'à notre sexe, avec toutes les vertus & toutes les bienfaisances du sien. On eut dit que le ciel luy avoit accordé les perfections des deux sexes, pour apprendre leur devoir à l'un & à l'autre, ou pour leur reprocher leurs défauts par l'opposition de tant de vertus, comme pour nous montrer dans une seule personne, le modèle & la censure de toutes les autres.

Egalement admirable, lorsque dans son Conseil, elle disputoit de prudence avec les politiques les plus consommés; Et lorsqu'après le retour du Roy, elle se faisoit un plaisir de travailler avec ses femmes; ferme & sage dans le gouvernement, humble & modeste dans la retraite; sa vertu nous montrait dans sa vie illustre, une continuelle révolution d'élevation & d'abaissement, plus admirable que toutes celles de la fortune.

On la vid trembler par la crainte d'une régence, qui mettoit entre ses mains avec la gloire de l'Etat, la destinée de tous les peuples. Contente de ne point attacher sur elle les regards de l'Univers, si elle eut pu ne jamais perdre de vue ce qu'elle aimoit, elle montra qu'on pouvoit recevoir l'autorité avec larmes, & la quitter avec ravissement.

Et cependant on eut dit que cette autorité luy étoit naturelle, tant elle seut en bien user. Capable des plus grandes choses; & exacte dans les plus petites, elle se rendit maîtresse des affaires par

son application, des esprits par son habileté, & des cœurs par sa clemence ; commandant d'une manière qui faisoit trouver douce l'obéissance, elle obéissoit à son tour, comme si elle n'avoit jamais commandé.

Toujours prête à céder à la raison & à la vérité : mais incapable de mauvaise complaisance, elle ne donnoit point à la recommandation le prix du mérite & de la vertu.

Enfin, préparée à tout par sa résolution, pourvoyant à tout par sa sagesse, d'un esprit droit, pénétrant, & solide dans les affaires ; tranquille au milieu des troubles & des dangers, secrète dans ses desseins, ferme dans ses maximes, & d'une confiance invincible dans les difficultés ; on peut dire qu'elle regna sans défaut, comme elle vécut sans faiblesse.

On eut dit que le Roy en luy confiant l'administration, luy inspiroit toute sa sagesse ; & que la Reine en luy laissant son cœur, recevoit de luy son esprit.

On trouve des personnes médiocres, à qui l'on ne reproche rien : mais on ne voit guères de héros sans défaut. Il semble même que les plus grandes vertus soient ordinairement accompagnées des plus grandes imperfections, comme si tout ce qui nous élève en quelque sorte au dessus de nous mêmes, deregloit notre ame, en la tirant de sa situation : mais ici on trouve le mérite éminent séparé de tout défaut, de toute faiblesse, dans une personne admirable, qui ne fût non plus exposée au blâme, que si elle s'en étoit sauvée par sa médiocrité. L'état de sa fortune l'exposoit à tous les traits de la malignité, si elle n'eût imposé silence à la malignité même par ses vertus. Ses vertus pouvoient l'exposer à l'envie, si elles avoient été mêlées de quelque défaut : Mais qui pouvoit attaquer un mérite si accompli, tant de perfection, tant de gloire, sans renoncer à son jugement & au soin de sa réputation tout à la fois ?

Avouons le pourtant ; ce n'est ni la dignité de son rang, ni l'éclat de ses qualités héroïques qui rendoient sa condition digne d'envie. Ce qui la fit admirer du monde, ne l'auroit pas empêchée d'être un objet de compassion à ses yeux.

Les héros meurent, comme les autres hommes, sans que leur gloire, ni nos larmes puissent les défendre de cette fatale nécessité. Charmés de ce qui n'est plus pour nous, qu'une idée de perfection ; Tardifs admirateurs d'une vertu qui a cessé de paroître, nous nous plaignons en vain d'un larcin que la mort nous fait ; ils disparaissent pour toujours. Leurs grands noms ne servent qu'à embellir leurs Épitaphes, qu'à illustrer leurs tombeaux ; & ces vertus que le monde admira, sont comme des flambeaux funebres, qui signalent la pompe de leurs obsèques ; mais qui ne brillent que pour nous affliger.

Et

Et qui connût ces vérités mieux que la Reine ? Elle fit de la méditation de la mort, une aide continuelle de sa vertu. Elle aima à en parler avec les autres & à s'en entretenir elle même. Ainsi abandonnant la vanité long-temps avant que d'en être abandonnée, & voyant disparaître le monde, au milieu même du monde où elle se trouvoit, elle prevenoit par un abaissement volontaire, cet abaissement forcé, auquel tous les hommes sont condamnés ; & l'on peut dire qu'à cet egard, l'humilité ne laissa presque rien à faire à la mort.

Que cette vertu est rare ! Qu'elle est un digne assortiment de la grandeur ! L'humilité est d'autant mieux placée dans l'ame des Souverains, qu'elle y fait à Dieu de plus grandes restitutions, qu'elle s'oppose à la flatterie des peuples trop idolâtres de leur grandeur, & qu'elle leur apprend à se mépriser eux-mêmes au milieu de cette foule d'admirateurs empressés, qui adorent leurs défauts, & qui fléchissent les genoux devant leur fortune.

Mais que cette vertu est bien plus admirable encore dans ces grandes ames, que leur vertu élève au dessus des Rois plus véritablement que le rang & la dignité n'élèvent les Rois au dessus des autres hommes. On auroit honte de s'élever lorsqu'on voit ces personnes éminentes s'abaisser elles-mêmes. On se fait un honneur de renoncer à la vaine gloire, lors qu'on trouve dans les plus grands heros, des heros en humilité.

Ce fût là le caractère de la Reine. Sa vie, sa conversation, ses manieres ne furent qu'une expression continuelle de cette vertu. Son Palais fut comme le temple de la modestie, tant elle en fut bannir le luxe & la vanité. Ornée de ses propres vertus, mais simple dans sa parure ; plus régulière que magnifique dans ses équipages & dans ses ameublemens, exacte à observer les bien-seances du monde, sans rien ôter à son humilité, & ne donnant à son rang que ce qu'elle ne pouvoit s'empêcher de luy rendre ; On eut dit cependant qu'elle se reprochoit les dépenses qu'elle faisoit pour elle-même, comme si elle les eut derobées à sa beneficence & à sa charité.

Jamais personne ne cacha ses défauts avec plus de soin qu'elle en apporta à cacher ses vertus. Ce sera ici le seul reproche qu'on fera à sa memoire. Les merveilles ne sont que pour frapper, que pour être aperçus, & combien en deroba-elle à notre connoissance, en nous cachant les plus grands endroits d'une si belle vie ?

Elle aima à édifier, mais non pas à être admirée, contente si elle pouvoit acheter l'humilité aux dépens de la gloire. Elle condamna la reconnaissance à se taire, & n'accorda ses bienfaits que sous la condition de cette apparente ingratitude. D'une

D'une main elle effuyoit les larmes des affligés ; & de l'autre elle tiroit le rideau sur leur affliction. Aussi charitable dans la maniere de les secourir , que dans le secours même qu'elle leur accordoit. Recherchant toutes les occasions d'exercer sa vertu , se tetranchant toutes celles de la vaine gloire ; elle cacha toujours le bien qu'elle faisoit , & on la vid pleurer pour celuy qu'elle ne pouvoit faire.

Mais qu'inutilement recommanda-t-elle un silence , qui tôt ou tard devoit être rompu ! L'Univers témoin de ses vertus , le monde rempli de sa beneficence , qu'elle exerça dans toute sorte de pais , & de climats ; tant de personnes consolées par ses bienfaits , élevent d'autant plus la voix après sa mort , qu'ils ont été obligés de se taire pendant sa vie. La reconnoissance captive se debonde & cherche à se mettre en liberté. On laisse aller ses plaintes , expressions de nôtre douleur & de sa gloire , parce qu'on ne peut plus les retenir ; & quand cette belle ame , du Ciel où elle a été élevée , pourroit renouveler les ordres que donna sa modestie sur la terre , la douleur & la reconnoissance ne laissent plus à personne la liberté de luy obeir.

La mort qui termine la gloire des autres , semble commencer la sienne. Qu'elle est differente de ces grands sans nom , de ces Princes vulgaires qui cessent d'être connus aussitôt qu'ils cessent de vivre ! On peut dire que ses œuvres sortent du tombeau , lors qu'elle y entre elle même. Sa vie nous l'avoit cachée ; sa mort l'expose toute entiere à nos yeux.

Que ne pouvons nous faire autant d'honneur à sa memoire , qu'elle fut disposée à en faire toujours au merite , & à la vertu ? Que dis-je ? Elle se fit un plaisir de considerer toute sorte de personnes ; il n'y en eut point de méprisable à ses yeux. Jamais elle ne medit , & jamais il ne fût permis de medire en sa presence. Toute reputation luy fut sacrée ; & si la tranquillité de son ame fût troublée de quelque mouvement de colere , qui luy fut presque toujours inconnuë , ce fut lorsqu'on osa , devant elle , parler mal de ses ennemis.

Incredule pour les fautes d'autrui , comme si la nature humaine avoit été sans défaut ; indulgente comme si tous les autres hommes luy eussent appartenu ; Quel exemple ne donna-t-elle point aux Souverains , qui étant les peres communs de leur peuple , sont interessés dans la reputation de toute sorte de personnes , & ne peuvent non plus entendre medire de leurs sujets , que de leurs propres enfans ?

Ordinairement on méprise les personnes , & on estime leurs louanges : C'est l'effet de l'orgueil. Marie meprisa les louanges , &



& eut de la charité pour toute sorte de personne ; c'est le caractère de sa vertu.

Le degré de sa grandeur, & de son élévation fut celui de sa condescendance & de sa bonté ; comme si elle eut voulu consoler les autres de l'avantage qu'elle avoit sur eux par son rang & par ses vertus. Accessible aux malheureux, elle ne méprisa aucune plainte ; elle ne réjeta aucune requête ; généreuse & magnanime, elle ne connût point d'autre moyen de surmonter la haine & l'envie, que celui de les vaincre par ses bienfaits ; surpassant toutes les femmes en économie : mais économe dans la seule vue de pouvoir être charitable, & plus charitable encore qu'économe, elle se réduisoit souvent à la pauvreté par les profusions de sa beneficence.

Ce n'est point ici une idée de perfection imaginée. On la vit après avoir consumé, par des aumônes extraordinaires, le fond réglé de ses charités, employer son nécessaire à la subsistance des pauvres ; & trouver dans cette indigence de sa vertu, un plaisir que les âmes mondaines ne trouverent jamais dans leur abondance superbe, & dans leurs cruelles superfluités.

Aussi peut-on dire que l'intérêt & l'amour propre ne gagnèrent rien dans son élévation. Sa grandeur fut le bien des autres, plutôt que son bien ; elle en rejeta l'éclat par son humilité, les autres en posséderent les avantages par sa beneficence ; & de tant de biens qui l'environnerent, elle ne se réserva que le plaisir de les distribuer.

Mais que dis-je ! Elle eut encore à sa dignité mille & mille occasions, de faire paroître sa clemence, dans un temps où la fermeté eut semblé, non seulement pardonnable, mais encore nécessaire à toute autre cœur, qu'à des cœurs héroïques.

Les Princes, qui pensent plus à leur sûreté, qu'à leur gloire, ne cherchent que la louange d'une rigoureuse justice, parce qu'ils y trouvent l'intérêt de leur conservation : mais les âmes du premier caractère, peu touchées de l'empire que la crainte leur donne sur les autres, n'aiment à se soutenir que par l'admiration qu'on a pour leurs vertus. Elles jugent avec raison qu'il y a plus de grandeur à maintenir la tranquillité publique par la clemence, que par la justice, lorsque cela est possible ; qu'il est plus beau de vaincre les cœurs, que de forcer les personnes ; & qu'on sauve doublement l'état, lors qu'on change la mauvaise volonté de ses ennemis, & qu'on met en état de servir, ceux qui ne pensoient auparavant qu'à nuire.

La clemence est une vertu d'autant plus digne d'estime, qu'elle expose aux plus grands dangers, celui qui veut la pratiquer. Plus  
généreuse

généreuse que la bienfaisance, ce ne sont point les richesses qu'elle donne, mais c'est la vie qu'elle expose ; plus hardie que la valeur, elle se livre à des ennemis secrets plus dangereux que ces ennemis découverts que brave le courage ; plus grande que la moderation, qui trouve sa sûreté à oublier les injures particulières, elle reçoit en grâce les ennemis publics aux dépens de tout le soin de sa conservation.

On peut dire que si la clemence eut dû paroître sous une figure humaine, elle auroit emprunté celle de la Reine. Il suffisoit qu'on fût malheureux pour être innocent devant elle. Elle imita Dieu qui exhorte les pecheurs à recevoir la grâce, & qui ajoute les bienfaits au pardon, pour rendre meilleurs ceux à qui il pardonne ; elle força ses plus grands ennemis à la reconnaissance. Sa clemence produisoit par un privilege admirable, tous les effets de la severité ; Elle la delivroit chaque jour de quelque ennemi nouveau, de quelque nouvelle conspiration. Ses bienfaits étoient des émissaires pour les découvrir, des gardes pour la défendre ; & le pardon qu'elle accorda tant de fois & de si bonne grâce à ceux qui avoient conspiré contre sa vie, luy fit trouver & une nouvelle gloire, & une nouvelle sûreté dans chaque attentat de ses ennemis.

De tous les crimes, il n'y eut que le blasphème auquel elle ne fit point de grâce. On la vit saisie d'horreur à l'ouïe de l'impieté : mais pourtant tranquille & sans emportement dans l'exercice de la justice, priver sur le champ de tout employ, & bannir de sa présence ceux qui avoient osé braver la Majesté de Dieu, qu'elle servoit avec tant de crainte, & montrer par là, que ce n'étoit point elle qui regnoit, mais que c'étoit Dieu qui regnoit par elle.

Que le monde admire, tant qu'il luy plaira, ces vertus humaines qu'on sous de grands noms & des dehors reverés, cachent nos plus véritables foiblesses ; ou plutôt ces sacrilèges vertus qui derobent à Dieu nos plus belles actions, en les rapportant à nous mêmes, plus crimineles à quelque égard, que les vices les plus grossiers, en ce qu'elles font à Dieu des larcins plus considerables. La pieté seule merite le nom de vertu, parce qu'elle cherche Dieu par tout, qu'elle rapporte toutes choses à sa gloire. La pieté fit aussi le plus fort attachement de la Reine.

Ses devotions publiques & particulières, dont aucun trouble de l'Etat, aucun danger de sa personne, ne la peut une seule fois distraire ; le commerce de pieté qu'elle avoit avec Dieu, & le commerce de charité qu'elle eut avec ses freres ; ses meditations, & ses lectures pieuses, occupant toutes ses matinées, & consacrant à

Dieu

Dieu la moitié de sa vie. Les premières heures du jour retranchées quelques fois de son sommeil ordinaire, & dérobées à la nature en faveur de la grace, qui les employa plus utilement; la beneficence succédant à la devotion, la pratique à la contemplation, les œuvres à la priere, ne luy laissoient point de temps qu'elle ne consacrat au Ciel, presque point de pensées ni de sentimens qui ne l'élevassent jusqu'à Dieu. Occupée des affaires d'une infinité de personnes, elle trouvoit le moyen de servir Dieu sans distraction; & au milieu de tant d'occupations différentes, elle sceut établir dans une vie saintement réglée, & dont toutes les parties avoient quelque raport à la gloire de Dieu, un culte durable, une religion perpetuelle. & non interrompue.

Ses journées commençoient, comme doivent commencer les jours de la gloire, par l'admiration du Createur; & finissoient, comme finit la vie des hommes, par la meditation de la vanité du monde; Jettant les yeux tantôt sur ce qui perit, pour en détacher sa confiance, & tantôt sur ce qui ne perit point, pour en faire l'objet de son attachement, elle vivoit comme si elle eut sceu qu'elle mourroit bientôt. La prudence Chrétienne faisoit sur elle, le même effet qu'une revelation distincte de sa fin.

Sa pieté fût universelle. Elle pratiqua toutes les vertus, parce qu'elle sceut qu'elles étoient toutes agréables à Dieu. On n'eut sceu dire, lequel des devoirs de la morale, elle observoit avec le plus de soin, & l'on douteroit, laquelle de ses vertus eut de l'avantage sur les autres, si l'on ne savoit qu'elles se réunirent, qu'elles se confondirent heureusement dans sa pieté.

Tel fût le fond de sa vertu, qui fût d'ailleurs diversifiée en tant de manieres, & qui s'attira toujours une nouvelle estime par ces heureux mélanges d'élevation & d'humilité, de fermeté & de miséricorde, de courage & de charité, de prudence & d'un saint abandon à la Providence de Dieu, de douceur & de force, qui firent sur l'esprit de ceux qui la considererent avec attention, le même effet que les fleurs d'un beau parterre, ou les étoiles du Ciel font par leur variété & par leur mélange, sur des yeux attentifs à les regarder.

Le merite de MARIE fut grand; mais non pas plus grand que sa destinée. Il ne faisoit pas moins de vertu, moins de perfection, pour remplir le plan de Dieu, & l'attente des hommes, appelée, comme elle étoit, par la Providence, à édifier le monde, à consoler l'Eglise, & à delivrer sa Patrie.

Les hommes celebrent la vertu des grands Princes; mais Dieu luy même fait l'éloge des grands libérateurs. Il appelle Cyrus

son Oint ; il l'annonce, il le promet cent ans avant sa venue, non parce qu'il devoit conquérir toute l'Asie, mais parce qu'il devoit rendre aux Juifs leur premiere liberté. Qu'auroit ce été, si en les delivrant de l'esclavage, il les eut encore affranchis de la superstition ? Que si Dieu ne parle plus par la bouche des Prophetes, peut-on méconnoître qu'il s'est fait entendre par la voix des événemens ?

On se souvient encore de ces temps malheureux, de ces tristes conjonctures, où deux partis divisoient l'Etat, dont l'un cherchoit à le perdre par l'établissement de l'erreur, & l'autre à le conserver par celui de la verité ; où l'Angleterre étoit comme une Rebecca désolée, qui sentoit deux enfans, un Esau, & un Israël, s'entrebatre & s'entrepousser avec une animosité cachée, mais implacable dans son sein infortuné, sans qu'elle sceut quel seroit le succès de ce combat interieur, qui sembloit devoir déchirer ses entrailles.

La superstition habile à avancer ses desseins, dès la vie même du feu Roy, ne perdoit pas un moment. Rien de mieux concerté que ses projets, de plus profond & de mieux conduit que ses intrigues, de plus apparent que ses esperances. Où en étions-nous, si Dieu nous eut livrés à cette violence, à cette cruauté connue par tant d'expériences, d'autant plus dangereuse, qu'elle agit sous des pretextes sacrés, & qu'elle se nomme Religion ? Qui n'eut crû que l'Angleterre alloit être abandonnée à des desordres sans remède, à des confusions sans fin, theatre sanglant pendant tous les siecles de division, de vengeance & de massacres pleins d'horreur ?

Mais pour en venir là, il falloit gagner une Princeffe, qui étant l'heritiere presomptive de la Couronne, devoit aussi faire un jour la destinée de l'Etat ; & c'est ici que Dieu se montra plus fort que les hommes.

Il sembla que cette merveilleuse enfant connuë dès le berceau à quoy le Conseil de Dieu l'apelloit, tant elle parut affermie dans sa vocation. Attachée à sa Religion, ferme dans son devoir, inbranlable à toutes les tentations ; mais dailleurs douce, sage, modérée, & sans volonté dans toutes les autres choses : on eut dit que dès ses premieres années, elle étoit déjà tout ce qu'on pouvoit souhaiter qu'elle fut un jour, que les vies les plus illustres avoient à peine quelque avantage sur le commencement de celle-ci ; & pouvoient difficilement surpasser la gloire d'une enfance si heroi que.

C'est en ce temps là qu'on vid naître un different digne de la memoire éternelle des hommes. L'Etat demande cette Princeffe pour être sa ressource, sa consolation ; & la superstition cherche à en faire son esperance, son appuy.

On



On se dispute son éducation ; on s'émeut sur cette querelle ; l'on attend l'événement avec un intérêt qui fait la suspension du monde, la crainte du monde réformé, & l'inquiétude particulière des peuples de la Grande Bretagne.

Mais en vain l'Etat & l'Eglise seroient intervenus dans ce procès qui étoit entre la Religion & la superstition : En vain des Prelats magnanimes y auroient donné leurs soins avec application & avec fermeté ; En vain le Parlement, ce conseil autorisé de la Nation & de la Monarchie, assemblée de sages, & par l'autorité du sceptre assemblée de législateurs, sacré depositaire des droits & des privilèges de la patrie, bouche respectée du peuple, interprète de ses besoins & de sa volonté, auroit pensé terminer ce différend, porté devant son tribunal auguste, si la grace ne l'avoit premièrement décidé dans le cœur de cette jeune Princeesse.

Elle crût qu'elle se devoit à Dieu & à l'Etat, & que ce n'étoit que par un entier devoûment à sa patrie & à sa religion, qu'elle pouvoit répondre à la vocation que le Ciel luy adressoit. Ne voulant vivre que pour sa Nation & pour sa Religion ; prête à mourir pour l'une & pour l'autre ; dès lors elle acceptoit la Couronne : mais aussi elle acceptoit la mort, disposée s'il l'eût falu, à éprouver pour un intérêt si précieux & si saint, l'une & l'autre fortune.

En vain pour tenter sa piété, on luy parle d'un établissement capable, comme on se l'imagine, d'éblouir la moderation elle même ; en parlant d'unir sa destinée avec celle d'un Prince, qui joint aux qualitez de sa personne, l'attente du trône, & l'esperance d'une des plus éclatantes successions de l'univers ; mais dont l'alliance est également contraire aux intérêts de l'Angleterre, & à la conscience de cette Princeesse ; elle en rejete le discours avec indignation, avec une horreur qui ne peut être surmontée, & cela dans un temps & dans un âge, où elle semble n'avoir ces sentimens que par inspiration.

Ainsi elle dedaigne pour sa nation, une dignité que le seul intérêt de sa nation luy fera accepter un jour ; & dès ce temps-là elle fit voir qu'elle étoit incapable de recevoir le Sceptre, que par le même principe qui savoit le luy faire mépriser ; Heureuse si le sacrifice des sentimens de la nature, qu'elle doit faire à Dieu, n'étoit pas plus difficile, que celui qu'elle luy fait aujourd'huy de son ambition, & si la couronne qu'elle acceptera, ne coutoit pas davantage à son cœur, que la couronne qu'elle refuse.

Ainsi se réservoient-elle à ce mariage si important & si nécessaire, auquel l'Etat & l'Eglise, le Conseil & le Parlement, Dieu & le Roy, l'avoient destinée.

Jamais l'allegresse des peuples n'eut un motif plus grand , plus legitime , que dans cette occasion ; & jamais fête ne fut plus digne d'être celebrée , que celle-ci , puis que c'est alors que la Providence jetta les fondemens de la liberté publique. On peut dire , sans se tromper , que dans l'union de ces deux personnes , étoit cachée , comme dans son principe , & l'union de la Hollande , & de l'Angleterre , & la confederation générale de leurs alliés.

Il sembla que le Prince passant en Angleterre , accompagné des vœux & des applaudissemens du monde qui s'y interessoit , allât demander cette Princesse au nom des peuples que cette heureuse alliance devoit mettre en liberté ; & s'il est permis de joindre ce qui se passa alors , avec ce qui arrive aujourd'hui , on peut dire que le contract de leur mariage , étoit une alliance que Dieu traitoit par sa Providence , avec toutes les nations de l'Europe , pour leur commune conservation.

Arrivée en Hollande où la Providence la retient quelques années comme dans une retraite , où loin des mauvais engagemens du monde , elle va s'exercer dans la pratique de toutes les vertus , pour être plus capable des grandes choses , auxquelles elle est destinée ; elle y devient d'abord utile à sa patrie , en devenant redoutable au Papisme qui la troubloit , & étant une raison continuelle de craindre pour des gens , qu'aucune crainte sembloit ne pouvoir retenir. C'est désormais l'esperance de sa nation. Sa vie est à l'Angleterre , un gage precieux de l'amour de son Dieu ; & tandis qu'elle respire , on ne se croit point abandonné de luy.

Mais elle n'est pas tellement faite pour le país qui la vëue naître , qu'elle ne serve excellemment au bien des autres , & qu'elle ne devienne sur tout l'admiration , & la joye de celuy où il plût à la Providence de l'établir. En moins de temps qu'il n'en faut pour voir cet heureux climat , elle est faite à ses mœurs & à ses manieres : Modele des femmes qui l'habitent , dans les vertus même qui leur sont particulieres ; exemple , non seulement de modestie & de pudeur , mais encore d'économie & de moderation ; douce , débonnaire , ôtant à la grandeur cet air fastueux dont elle est pres-que toujours armée ; non seulement elle ne souffroit point qu'on sortit mécontent de sa presence ; mais elle faisoit estimer la Cour à ceux qui n'estimoient auparavant que l'égalité des conditions & la liberté ; & l'on peut dire que , s'il y eut quelque partialité & quelque division dans l'Etat , on n'en connût jamais à l'égard de l'estime & de l'admiration qu'on eut pour sa vertu.

C'est là que son jugement , formé avant le temps , devint plus étendu & plus vaste , par le secours d'une seconde éducation qu'elle

qu'elle y trouva ; que son esprit se polit par une lecture continuelle, & par la conversation des personnes éclairées qu'elle honnora toujours de sa protection ; & qu'elle acquit ces grandes lumieres, qui auroient brillé davantage, si elles n'eussent été couvertes du voile de son humilité.

Là, dans de pieuses retraites, elle remplissoit les fonctions de Moïse sur la montagne, pendant que son glorieux époux faisoit les fonctions de Josué à la tête des armées, & que montrant même valeur, même conduite, au milieu des événemens heureux & malheureux, dont il savoit profiter également, il s'acheminoit au degré de merite, de consideration, & de gloire qui luy étoient nécessaires pour remplir dignement ses hautes destinées.

Icy nous rapellons sans peine dans nôtre esprit, ce temps qui sera présent à la memoire de tous les siècles, parce qu'il interesse la postérité la plus éloignée, où Dieu mit quelques bornes à l'oppression des peuples, & à l'affliction de son Eglise ; où il arrêta par un seul événement, les progrès de cette puissance qui menaçoit toutes les autres ; où il preserva la terre des vastes débordemens de cette mer irritée, en luy faisant lire cet ordre écrit de sa main sur le sable ; *Icy s'arrêtera l'élevation de tes ondes.* Nous avons devant les yeux cette conjoncture importante, où la sagesse qui preside aux événemens, & qui enchaîne, comme il luy plaît, les causes secondes, voulut comme attacher la conservation de l'Angleterre, & celle de tant de nations, à la resolution d'un seul homme ; où les Loix, les biens, la liberté, la Religion de plusieurs peuples, furent confiés par la Providence, à l'inconstance des flots ; où les tempêtes même servirent d'une maniere admirable, à executer le dessein de nôtre delivrance ; où des victoires non sanglantes, accomplissoient l'intention du Dieu de misericorde ; où l'on fit la guerre au mauvais party, par le consentement & par l'union des esprits & des volontés ; où le liberateur se présente ; & une frayeur de Dieu saisit ses ennemis ; où enfin, par l'extraordinaire benediction, que Dieu accorde à la plus haute & à la plus nécessaire entreprise de nos jours, il est permis à l'Angleterre d'avoir des Loix, à l'Eglise de servir Dieu, aux hommes de vivre & de respirer.

On vid alors dans l'Angleterre, un combat surprenant entre Dieu qui agissoit pour nous si visiblement, & les hommes, qui s'opposoient au dessein de sa sagesse. La Providence pouvoit-elle manquer d'en sortir victorieuse ?

Un autre combat, qui n'étoit pas moins extraordinaire, mais plus caché, se passoit dans le cœur de cette Princesse, entre la nature

*nature & la grace.* Dieu de même y vaincra par son esprit ; deux victoires justifiées, rendues comme incontestables ; l'une par ses suites, & l'autre par ses effets ; la victoire de la providence par les événemens qui l'ont suivie, la victoire de la grace, par les vertus qui l'ont accompagnée.

Que si tant de suites de cet événement nécessaires à notre conservation, ou honorables à l'Angleterre, les progrès du Papisme arrêtés, notre sainte Religion maintenue, les Loix rétablies dans l'Etat, la discipline & l'ordre assurés à l'Eglise, les Universités, ces yeux de l'Eglise, & de l'Etat, heureusement conservées ; le pouvoir arbitraire pour jamais éloigné ; le droit de nos élections désormais inviolable, nos biens assurés, nos libertés à l'avenir sacrées, l'Irlande affranchie du pillage, du saccagement, de l'incendie ; nos alliés rassurés, défendus par nos armes ; un ennemi puissant & redoutable, qui, depuis si long-temps, menace notre liberté, hors d'état de nous nuire ; la mer fermée à ses vaisseaux, ses côtes exposées au feu vengeur qui les menace ; le Conquerant de l'Europe prêt à se voir renfermé dans ses justes bornes, & le monde redevable à l'Angleterre de son repos & de sa liberté ; si tant de glorieuses suites de notre délivrance, ne parlent pas assez haut pour nous persuader que c'est pour notre bien que la Providence a envoyé le libérateur en Angleterre, croyons en les vertus de MARIE, qui fut elle même une Apologie de la révolution.

Ne cherchons point ici d'autre preuve de l'approbation du Ciel qu'une piété si rare. Que la vertu de ces deux personnes illustres fasse aujourd'hui l'éloge des peuples qui les appellèrent au trône, que la prospérité de ces peuples, fasse celui de la bonté de Dieu.

Acceptant une couronne sans brigue, sans sollicitation de leur part, une couronne qui leur est offerte par une nation trop libre, trop jalouse de ses droits, trop puissante pour être forcée dans une action si importante à sa conservation & à sa sûreté, & plutôt portés au trône, qu'ils n'y monterent eux-mêmes ; Qu'elles vertus n'y ont ils point fait éclater ?

L'intérêt des peuples qui se trouvoit joint avec celui de Dieu, unit leurs ames plus fortement qu'elle ne l'avoient encore été. Il sembloit que depuis leur arrivée en Angleterre, ils eussent contracté une nouvelle alliance, que ce fut ici une seconde union plus forte & plus sacrée que la première. Le Roy ne faisoit rien que par le conseil de la Reine ; & la Reine n'entreprenoit rien, même pendant son administration, que par les inspirations du

Roy.



Roy. Aussi n'en sauroit on faire deux éloges distincts. L'absence qui éloigna leurs personnes, n'empêcha point l'union de leurs esprits; & la mort impitoyable qui vient de les séparer pour toujours, n'est pas capable de séparer leur gloire. On ne peut regretter l'un, sans louer l'autre.

Tout l'éclat qui environne le trône de GUILLAUME, sert à illustrer le Tombeau de MARIE; & les larmes qui coulent en tous lieux, pour cette auguste morte, sont comme des applaudissemens d'éclat, des éloges non suspects pour cette glorieuse moitié d'elle même, que Dieu nous conserve encore; plus heureux que ces tendres époux, ces amans passionnés qui ont autrefois désiré que leurs cendres fussent mêlées, ils sont assurés que leurs vertus seront toujours confonduës, & qu'ils occuperont une même place, sinon dans le tombeau, du moins au temple de memoire.

On lira toujours dans l'histoire, avec un nouveau plaisir, les obligations immortelles que l'Angleterre eut à l'un & à l'autre; lors qu'on les verra peu de temps après leur avènement à la Couronne, se partager les soins de la conservation publique; l'un vaincre ses ennemis, l'autre défendre son peuple; Guillaume conquérant, & Marie liberatrice; & semblable à ces deux Astres qui dominent, l'un sur le jour, & l'autre sur la nuit; le premier faire voir de beaux jours à l'Irlande opprimée, & l'autre rassurer & soutenir la nation Angloise dans la nuit du trouble & de l'adversité.

On vid la seconde Regence signalée par la reduction entiere du Royaume d'Irlande, comme celle-ci le fut par des victoires, qui pour être rendües croyables, doivent être séparées de leurs circonstances. Une grande riviere passée à la veüe des ennemis, une ville considerable emportée d'assaut, quoy qu'attaquée du côté de l'eau, endroit qui sembloit se défendre de luy même; l'armée ennemie bravée par ce fameux passage des nôtres, & par une conquête si importante, taite à ses yeux, sont des succès qu'on voit quelquefois séparés, éloignés les uns des autres; mais qu'on trouve icy réunis dans la même action. Atlone emporté avec toutes ces circonstances, nous laisse douter si c'est sur les hommes ou sur les éléments, que nous remportons des victoires. Enfin, *Agrim* enflanté par la défaite de nos ennemis, attaqués dans leurs retranchemens, au milieu de leurs marais, dans leurs postes inaccessibles, tant de villes, retraite & azile de la rebellion, se rendant en si peu de temps, à la force ou à la frayeur de nos armes; tant d'avantages moins deus à la conduite de nos Generaux, & à l'invincible valeur de nos guerriers, qu'aux soins & à la pieté  
de.

nos libérateurs, que Dieu prit plaisir à favoriser, & à qui les hommes se firent un honneur d'obéir & de plaire, sont des miracles de la Providence, rares & surprenans; mais qui le seroient plus encore, s'ils avoient été faits pour d'autres que pour eux.

Mais un plus grand événement se présente à notre esprit, & qui aquerra à la Reine un honneur plus prochain, une gloire plus propre. Le France ayant eu le temps de connoître par son expérience, combien il importoit à l'établissement de sa grandeur, d'enchaîner la seule nation qui pouvoit l'empêcher d'assujettir les autres, fit paroître une flotte, & une armée, destinées apparemment au rétablissement d'un Roy son allié; & en effet à la conquête de la Grande Bretagne. Des forces considérables destinées à cette expédition; nos troupes occupées au dehors, les intelligences de nos ennemis au dedans, la mauvaise disposition de quelques membres de l'Etat, la surprise des plus fidelles, cette entreprise conduite avec le secret si ordinaire au Conseil de nos ennemis; & par dessus tout cela, l'absence du Roy occupé ailleurs pour la défense de ses voisins, & pour notre commune conservation, firent craindre à toute l'Europe, pour nous, ce que nous étions en possession de craindre pour elle.

La Reine connoît le danger. Elle le void tel qu'il est, & plus grand que les autres ne l'aperçoivent: Mais le danger ne fait qu'élever cette ame héroïque. Prête à porter sa tête illustre parmi les dangers qui menacent la patrie, & à exposer sa personne aux plus tragiques événemens, elle se montre à son peuple avec ces manières tranquilles, ce visage assuré, cet air froid & majestueux, qui tout à la fois imprime le respect, & inspire la confiance à ceux qui la voyent.

Jamais avec moins d'empressement on ne fit paroître une prudence plus exacte & plus consommée. Elle assure la tranquillité publique, en s'assurant de tous ceux qui pouvoient la troubler. Par ses soins, les milices sont en état de seconder l'armée, & l'armée en état de résister aux ennemis. Elle a par tout des yeux & des oreilles à sa disposition, pour observer ce qui se passe.

Les assemblées les plus secrètes, les magasins les plus cachés des mal-intentionnés, n'échappent point à sa recherche. Son esprit est comme un esprit universel dans l'Etat, qui encourage les soldats, qui anime les Officiers & qui fortifie les Magistrats, & dispose les uns & les autres à donner leur sang pour la défense de la Patrie. Sur tout, elle s'assure des Officiers de la flotte, en public & en particulier. Elle intéresse leur reconnaissance, leur vertu; elle confie l'Etat à leur honneur:

honneur : Ils écoutent ce qu'elle leur fait dire par ses ministres, & ce qu'elle leur écrit elle même, avec des renouvellemens de zele qu'ils ne peuvent cacher. Il se forme entr'eux une émulation de valeur & de zele, qui sera bientôt récompensée par ce laurier immortel, qui fut arroulé d'un sang fidele, & qui couronna la fidelité.

On se souvient encore de ces beaux jours, de ces jours pleins de gloire, où la nouvelle de la descente de nos ennemis, fût prévenue par celle de leur défaite ; où ce Royaume qu'ils croyoient se livrer à leur avarice, à leur ambition, se trouva bordé de ces forteresses flottantes, qui avec l'airain enflammé, leur envoyoient l'effroy & la mort pour les recevoir. On n'a pas oublié ce temps memorable, où nos ennemis, qui n'attendoient que le signal du depart, pour envahir cet état, eurent la lueur de leurs vaisseaux brulans pour signe de leur retraite ; où ceux qui dispoisoient déjà de l'Angleterre, de ses richesses, de ses flotes, de ses armées, destinées à faire une conquête de la liberté publique, trouverent dans leurs vaisseaux en feu, le bucher de leurs funeraillies ; où suspendus entre deux éléments ennemis, ils douterent auquel ils s'abandonneraient, & moururent comme incertains, si c'est par un naufrage, ou par un embrasement qu'ils perissoient.

Par cet événement, la Providence nous preparoit la gloire de plusieurs autres ; & nous montrant plusieurs succès renfermés dans une seule victoire, elle nous a fait voir la campagne dernière, un ennemi puissant, accoutumé à donner la loy aux autres, céder sans résistance l'empire de la mer à l'Angleterre, dont les pavillons volant dans toutes les parties du monde, vont assurer l'abondance à nos marchands, à la nation, son credit, sa puissance, son commerce, à nos aliés leurs Provinces, & à nos armes, leur reputation.

Ainsi, au lieu qu'autrefois l'Angleterre trouvoit la guerre dans son propre sein, pendant que les autres peuples étoient en Paix, aujourd'huy elle jouit d'un profond repos au milieu d'une guerre qui ne desole & ne ravage que les autres nations. Nos moissons croissent & meurissent sans obstacle ; les beaux arts, les sciences fleurissent sans interruption. Le droit de l'épée ne dispute personne de l'obéissance qu'il doit aux Loix. Chacun maître chés soy, ne craint point que les executions militaires punissent le desir qu'il a, de conserver ce qui luy appartient.

Qui l'eut crû, que la Reine attentive à ce grand spectacle de la delivrance & de la conservation de sa patrie, qui faisoit aussi son

nos libérateurs, que Dieu prit plaisir à favoriser, & à qui les hommes se firent un honneur d'obéir & de plaire, sont des miracles de la Providence, rares & surprenans; mais qui le feroient plus encore, s'ils avoient été faits pour d'autres que pour eux.

Mais un plus grand événement se présente à notre esprit, & qui aquerra à la Reine un honneur plus prochain, une gloire plus propre. Le France ayant eu le temps de connoître par son expérience, combien il importoit à l'établissement de sa grandeur, d'enchaîner la seule nation qui pouvoit l'empêcher d'assujettir les autres, fit paroître une flotte, & une armée, destinées apparemment au rétablissement d'un Roy son allié; & en effet à la conquête de la Grande Bretagne. Des forces considérables destinées à cette expédition; nos troupes occupées au dehors, les intelligences de nos ennemis au dedans, la mauvaise disposition de quelques membres de l'Etat, la surprise des plus fidelles, cette entreprise conduite avec le secret si ordinaire au Conseil de nos ennemis; & par dessus tout cela, l'absence du Roy occupé ailleurs pour la défense de ses voisins, & pour notre commune conservation, firent craindre à toute l'Europe, pour nous, ce que nous étions en possession de craindre pour elle.

La Reine connoît le danger. Elle le voit tel qu'il est, & plus grand que les autres ne l'aperçoivent: Mais le danger ne fait qu'élever cette ame héroïque. Prête à porter sa tête illustre parmi les dangers qui menacent sa patrie, & à exposer sa personne aux plus tragiques événemens, elle se montre à son peuple avec ces manières tranquilles, ce visage assuré, cet air froid & majestueux, qui tout à la fois imprime le respect, & inspire la confiance à ceux qui la voyent.

Jamais avec moins d'empressement on ne fit paroître une prudence plus exacte & plus consommée. Elle assure la tranquillité publique, en s'assurant de tous ceux qui pouvoient la troubler. Par ses soins, les milices sont en état de seconder l'armée, & l'armée en état de résister aux ennemis. Elle a par tout des yeux & des oreilles à sa disposition, pour observer ce qui se passe.

Les assemblées les plus secrètes, les magasins les plus cachés des mal-intentionnés, n'échappent point à sa recherche. Son esprit est comme un esprit universel dans l'Etat, qui encourage les soldats, qui anime les Officiers & qui fortifie les Magistrats, & dispose les uns & les autres à donner leur sang pour la défense de la Patrie. Sur tout, elle s'assure des Officiers de la flotte, en public & en particulier. Elle interresse leur reconnaissance, leur vertu; elle confie l'Etat à leur honneur:



honneur : Ils écoutent ce qu'elle leur fait dire par ses ministres, & ce qu'elle leur écrit elle-même, avec des renouvellemens de zele qu'ils ne peuvent cacher. Il se forme entr'eux une émulation de valeur & de zele, qui sera bientôt récompensée par ce laurier immortel, qui fut arroulé d'un sang fidele, & qui couronna la fidelité.

On se souvient encore de ces beaux jours, de ces jours pleins de gloire, où la nouvelle de la descente de nos ennemis, fût prévenue par celle de leur déroute ; où ce Royaume qu'ils croyoient se livrer à leur avarice, à leur ambition, se trouva bordé de ces forteresses flottantes, qui avec l'airain enflammé, leur envoioient l'effroy & la mort pour les recevoir. On n'a pas oublié ce temps memorable, où nos ennemis, qui n'attendoient que le signal du depart, pour envahir cet état, eurent la lueur de leurs vaisseaux brulans pour ligne de leur retraite ; où ceux qui dispofoient déjà de l'Angleterre, de ses richesses, de ses flotes, de ses armées, destinées à faire une conquête de la liberté publique, trouverent dans leurs vaisseaux en feu, le bucher de leurs funerailles ; où suspendus entre deux éléments ennemis, ils douterent auquel ils s'abandonneraient, & moururent comme incertains, si c'est par un naufrage, ou par un embrasement qu'ils perissoient.

Par cet événement, la Providence nous preparoit la gloire de plusieurs autres ; & nous montrant plusieurs succès renfermés dans une seule victoire, elle nous a fait voir la campagne dernière, un ennemi puissant, accoutumé à donner la loy aux autres, céder sans résistance l'empire de la mer à l'Angleterre, dont les pavillons volant dans toutes les parties du monde, vont assurer l'abondance à nos marchands, à la nation, son credit, sa puissance, son commerce, à nos aliés leurs Provinces, & à nos armes, leur reputation.

Ainsi, au lieu qu'autrefois l'Angleterre trouvoit la guerre dans son propre sein, pendant que les autres peuples étoient en Paix, aujourd'huy elle jouit d'un profond repos au milieu d'une guerre qui ne desole & ne ravage que les autres nations. Nos moissons croissent & meurissent sans obstacle ; les beaux arts, les sciences fleurissent sans interruption. Le droit de l'épée ne dispense personne de l'obéissance qu'il doit aux Loix. Chacun maître chés soy, ne craint point que les executions militaires punissent le desir qu'il a, de conserver ce qui luy appartient.

Qui l'eut crû, que la Reine attentive à ce grand spectacle de la delivrance & de la conservation de sa patrie, qui faisoit aussi son

soin continuel, occupée à ce glorieux ministère, sous les ordres de la Providence, qui agissoit par elle, fut encore le modele des autres femmes, dans la simplicité des devoirs domestiques?

Aussi attentive à regler sa maison, que si elle n'avoit point donné ses soins au trône; aussi appliquée aux fonctions de la Regence, que si le trône luy eut fait oublier toutes les autres choses, si n'y eut rien de trop grand, ni de trop petit, pour un esprit comme le sien.

Il sembla qu'elle fut la mere aussi-bien que la maîtresse des femmes qui la servirent. Elle récompensoit sur le champ, les services qu'elle en recevoit, par le soin qu'elle prenoit de leur conduire, & par les exemples de vertu qu'elle leur donnoit. C'étoit se consacrer à Dieu, que s'attacher à elle; & contre un usage établi dans tous les siècles, il falloit en quelque sorte, renoncer au monde, pour pouvoir être de la Cour.

Par l'éclat de ses vertus, elle parut digne de l'Empire du monde: & par l'exactitude de sa beneficence, elle sembla la mere de chaque famille de l'Etat.

Il ne tint pas à ses soins que l'Angleterre ne fut une Theocratie, un Empire divin, & qu'on ne vît une image du Ciel dans ces Isles fortunées, auxquelles rien ne sauroit manquer, si la vérité & la piété n'y manquent point.

Ses Loix & ses exemples sembloient disputer à l'envi à qui y établirait mieux la vertu. Mais pourquoy les distinguer, si les reglemens qu'elle fit pour y faire regner Dieu, sont des exemples dignes d'être imités par tous les Souverains; & si ses exemples furent des Loix pour tous ceux qui ont quelque sentiment de piété & de vertu?

Les Princes commandent en quelque sorte, tout ce qu'ils font & défendent ce qu'ils ne font pas; leur exemple a une force dominante qui entraîne les autres. Leurs vices & leurs vertus se répandent dans l'Etat, ils se perpétuent même & s'éternisent en quelque sorte par l'imitation. Comme ils ne peuvent commettre de crime, qui ne les rende long-temps coupables & millefois criminels; ils n'ont point aussi de vertu, qui ne renaisse en tous lieux, qui ne se reproduise sans cesse, & qui ne passe dans le cœur d'une infinité de personnes avides de leur ressembler.

C'est toujours une assez grande benediction de Dieu pour un Etat, que d'avoir un Souverain qui ne donne point de méchants exemples: C'est dans cette occasion le moindre avantage de la Grande Bretagne; heureuse de voir revivre les droits de la pudeur & de la vertu, avec ceux de la liberté; de voir rétablir les Loix de l'honneur & de la bien sance avec celles de l'Etat.

MARIE

M A R I E fero les aumônes par la charité , & toutes les vertus par l'édification qu'elle donna au monde. Elle reforma ses peuples par le soin qu'elle prenoit de regler sa vie particulière ; accoutumant à un travail honnête , celles qui regardoient l'oisiveté & la mollesse , comme un appanage de leur grandeur : Attirant aux pauvres mille secours , par les exemples d'une charité toujours agissante , & qui plus industrieuse que l'intérêt même , inventa de nouveaux moyens de les faire subsister ; elle faisoit par le ministère des imitateurs de sa vertu , ce que Dieu faisoit par son ministère ; on luy étoit redevable du bien que les autres faisoient , lors qu'on étoit obligé à Dieu de celui qu'elle faisoit , & de celui qu'elle faisoit faire.

Par ses soins la piété rentra , sinon dans tous ses droits , du moins dans une nouvelle considération. La dévotion ne fut plus une foiblesse , & le monde sembla respecter malgré luy , la Religion.

A peine fut elle sur le trône , qu'elle se fit une étude & un plaisir de défendre cette Religion sainte & de la conserver dans sa pureté. Quel soin n'eut-elle point de remplir par de bons sujets , les dignités de l'Eglise ? En quel temps ces sources sacrées de l'instruction & de l'édification des peuples , souffrirent-elles moins d'alteration ?

Jamais une mere tendre & passionnée pour sa famille , ne choisit avec tant de soin , les personnes qui doivent s'employer à l'éducation de ses enfans , qu'elle en apporta dans le choix des peres spirituels de son peuple ; & jamais Souverain ne consacra ses sujets à Dieu avec une intention plus pure & plus sainte. J'en prens à témoins les autres nations , & presque tous autres les siècles , qui font l'éloge de cette haute vertu , par cela même qu'elle leur est inconnue ; tant de Princes accoutumés par des égards injustes , sacrilèges , à écouter la recommandation au prejudice de la vertu , à récompenser les services du monde , aux dépens de l'édification des ames , & à rendre le salut des hommes & la gloire de Dieu , dependans des plus bas intérêts , ou même des passions les plus criminelles.

Ce seroit beaucoup pour un autre , que d'avoir seu éviter un défaut aussi general que celui de la mauvaise complaisance , dans le choix important des ministres de l'autel ; c'est trop peu pour M A R I E. Elle si souvent ces bienheureux temps , ce bel âge de l'Eglise , où les dignités cherchoient le mérite , où l'humilité & la modestie , rapelés de leurs retraites , étoient forcées d'accepter les grands emplois , auxquels elles se refusoient ; & où la vertu récompensée malgré les résistances , s'acquiesçoit le droit de prêcher aux autres le dévouement , & la soumission.

Plaçant chacun selon le degré de son mérite, de ses dons, de sa vertu, & selon l'utilité que le peuple en pouvoit recevoir; arrangeant dans le Ciel mystique de l'Eglise, ces lumieres qui doivent y éclairer sans cesse, celle imitoit l'ordre; & la subordination agreable & utile; avec lesquels une main savante & éternelle, a placé les étoiles dans le firmament.

Ce fut alors qu'arriva dans l'Angleterre cette vicissitude si agreable aux gens de bien, qui nous fit voir ceux que la persecution avoit distingués pour les flétrir, honorés des plus hautes récompenses du mérite & de la vertu; nos plus illustres persecutés, devenir nos premiers Prelats; & notre Eglise, par une heureuse ébauche de ce qui doit arriver un jour à l'Eglise Universelle, passer en quelque sorte, de l'état du combat, à la gloire du triomphe.

Mais quand nous parlons de triomphe & gloire, avons nous oublié que MARIE est dans le cercueil? Une maladie fatale, cruelle, & plus cruelle pour les autres, que pour elle même, vient l'enlever, contre l'attente des hommes, aux vœux des peuples, aux esperances du monde, à l'amour de son époux; & pour dire quelque chose de plus, aux grands desseins de sa pitié & de sa beneficence.

Elle étoit préparée à la mort, & nous ne l'étions point à sa maladie. Aussi tôt mille cœurs s'ouvrent à la douleur, aux soupirs & aux plaintes; chacun demande à Dieu avec larmes, qu'il abrège ses jours, pour en allonger une vie si précieuse. On entend un cri de la nation, ou plutôt celui de plusieurs nations ensemble, intéressées dans le succès de son mal par tout ce que la Religion & la reconnaissance ont de plus sacré & de plus puissant, cri de douleur & de priere, qui seroit sans doute monté jusqu'au trône de Dieu, si nos péchés n'avoient été plus forts que toutes nos humiliations.

Cependant chacun se fâte, personne ne se refuse le plaisir de croire ce qu'il desire; & lors qu'on ne peut plus esperer sa vie, on n'oseroit encore penser à sa mort.

Elle approche neantmoins cette mort inexorable, qui par un seul coup qu'elle frappe, vient percer le sein d'une infinité de personnes; mais lors qu'elle fait la frayeur de tout le monde, MARIE nous montre qu'elle est préparée à la recevoir.

Déjà son cœur attendri à la veüe d'un Epoux prêt à expirer de douleur à ses yeux, & sur le point de voir finir la plus belle union qui sera jamais, avoit soutenu le combat de la grace, contre sa tendresse trop émue à cet objet. Pardonnés-luy, grand



grand Dieu, ce reste d'attachement qui va bien tôt finir ; ce n'est pas sans douleur, que deux personnes se séparent, dont les cœurs furent si bien unis.

Après avoir fait à Dieu ce dernier sacrifice de son amour & de ses sentimens, plus difficile, & aussi nécessaire que tous les autres, elle n'a plus rien à surmonter. On luy annonce la mort en tremblant, elle écoute cette nouvelle sans s'émouvoir,

Remerciant Dieu, de n'avoir point attendu jusqu'à cette heure, à penser à sa fin ; & de ce que sa Religion luy a appris à ne pas conter sur une repentance incertaine ou tardive ; la voila toute prête à dire avec le modele de la soumission : *Me voici, ô Dieu ! pour faire ta volonté.*

Le temps qu'elle sceut bien employer, luy paroît sur tout précieux à cette heure, & pour ne perdre aucun de ses derniers momens, elle veut qu'on l'entretienne sans cesse de son Dieu, & qu'une lecture continuelle, luy tienne lieu d'une continuelle exhortation.

Exprimant sa pitié par beaucoup d'actions & peu de paroles ; mais des paroles Chrétiennes & saintes, sans rien donner à l'ostentation, & sans ôter rien à l'édification publique, elle communie deux fois avec Jesus Christ, au commencement de sa maladie par des œuvres de charité ; & sur la fin, dans le Sacrement de l'Eucharistie ; La première fois avec les membres de Jesus Christ à qui elle fait distribuer ses aumônes, & la seconde avec Jesus Christ luy même, qui luy rend en grâces & en consolations spirituelles, ce qu'il en a reçu en secours temporels ; & qui après l'avoir consolée dans son lit mortel, la reçoit dans le séjour de sa gloire.

Ainsi finit une vie utile au monde, précieuse à l'Eglise, qu'elle perd, diray-je ? ou que nous perdons, au plus haut point de sa gloire, dans le meilleur état de ses affaires, dans un âge florissant. Ainsi se ferment pour jamais ces yeux secourables, qui annonçoient de bonnes nouvelles aux pauvres, ces oreilles attentives à leurs requêtes, cette bouche qui sembla ne s'ouvrir que pour prononcer des ordres de charité, ou des paroles d'intercession.

MARIE n'entendra plus le cri des affligés qui émeut son ame miséricordieuse, & les affligés ne verront plus celle qui fut tousjours disposée à les secourir & à les consoler ; mais qui n'a plus de commerce qu'avec Dieu & des creatures bien heureuses. MARIE meurt, pour revivre ; quittant le trône, elle est placée au dessus des étoiles ; & elle augmente la joye du Ciel, lors qu'elle laisse le deuil & la desolation sur la terre.

A peine a-t elle cessé de vivre , que tout son merite se presente aux yeux de l'univers ; celebrée par les louanges ou par les larmes de toute sorte de personnes ; loüée publiquement en toute sorte de langues , parce qu'elle fit du bien à toute sorte de nations , elle ne laisse à personne la liberté de parler & de se taire. Chacun fait son éloge à sa maniere ; & ceux qui rapportent avec le plus de simplicité , ses paroles ou ses actions , sont ceux qui donnent la plus grande idée de sa vertu.

Aussi tôt mille bouches éloquentes la loient , ou ne se taisent que par la crainte de n'en pouvoir assez dignement parler. D'autres commencent son éloge , interrompu de sanglots & de larmes , que la douleur les empêche d'achever. Les orateurs ne suivant qu'à peine le vol de ses vertus , semblent appeler la fiction à leur secours ; & les Poètes pour peindre un merite si effectif , empruntent pour la premiere fois , le langage simple & naïf de la verité ; & chacun Poète sans fiction , Orateur sans déguisement dans ses entretiens ordinaires , publie d'elle. à sa mort , des choses qu'on n'auroit osé , ni pû , sans flatterie , predire à sa naissance.

Que de soins , que d'efforts loüables , mais inutiles pour orner son tombeau ! Qu'en vain les peuples des trois Royaumes , pleins de reconnoissans envers leur bienfaitrice , justes à sa memoire , accourent pour voir & pour augmenter par leur presence , la pompe de ses funerailles.

Il n'est point d'obseques dignes de MARIE, ou elles consistent dans ces spectacles qu'on doit à la vertu , & qui frappent plus l'esprit que les sens, les pauvres arrosant son tombeau de leurs larmes ; les vertus pleurant autour de son cercueil ; les Loix rétablies faisant ses titres , ses qualités ; le convoi nombreux & magnifique de tant de personnes favorisées de ses bienfaits , protégées par son autorité , défendues par la sagesse ; les grands exemples de sa vie exposés aux yeux du monde ; la Patrie & la Religion à la suite de celle qui sceut les conserver ; & la liberté portée comme en triomphe sur un Char , qu'aucuns misérables ne suivent , qu'aucuns peuples opprimés n'accompagnent. Quoy de plus beau dans ces obseques qui frappent les yeux de la Nation , que la Nation elle même , libre du joug qu'on vouloit luy imposer ? Quoy de plus glorieux dans l'éloge que le premier Ministre de la Religion , prononce devant un peuple attentif à l'écouter , que la liberté qu'il a de parler , & celle qu'on a de l'entendre ? Et au milieu de cette assemblée de sages en deuil , que la gravité , que les lumieres ne distinguent pas moins , que l'honneur de représenter la Nation , quoy de plus grand & de plus

plus magnifique , aux yeux de ceux qui se souviennent du passé, que d'y trouver un Parlement ? Dures à jamais , noble objet de l'attachement de M A R I E , restes précieux d'elle-même ; Liberté , Eglise , Patrie , Peuples , monumens animés de sa plus véritable grandeur , honneurs vivans de son tombeau , pompe immortelle de ses funérailles , dures à jamais pour sa gloire , & que sa mémoire dure toujours pour vôtre consolation.

Ne craignons point pour elle la destinée des choses perissables, MARIE vivra, MARIE ne mourra jamais, les exemples qu'elle nous donna passeront d'âge en âge, & ses vertus se perpétuant par une heureuse imitation, la feront vivre utile au monde, bienfaisante au genre humain, jusqu'à la dernière generation. Le regret de sa mort ne sera pas même éternel. Pleurée de cet âge, elle fera la joye des siècles suivans , qui oublieront qu'elle est morte, pour se souvenir seulement qu'elle est née , & qui changeront le Cyprès de ses funérailles, en bouquets & en guirlandes jettés sur son tombeau.

Mais où nous emporte un zèle qui s'égare dans sa joye , ainsi que dans sa douleur ? Ne nous souvenons nous plus, que MARIE rejeta ces vains applaudissemens pendant sa vie, & qu'elle les condamne encore davantage après sa mort ; que sur le trône, elle nous fit des leçons d'humilité, & que dans le cercueil elle nous prêcha la vanité du monde ; qu'enfermée dans le sepulchre, elle imposa silence à l'orgueil, & que regnant dans le Ciel avec Dieu, elle ordonne à la douleur de se taire ; & que nous montrant, tantôt son tombeau, & tantôt le trône où elle est assise, elle nous console, & nous exhorte à l'humilité tour à tour ?

Au milieu de cette foule de Roys. tristes, muets, immobiles, de ces Dieux de la terre qui furent rongés de vers, de ces cadavres respectés, de ces Majestés en poussière, dont les ténèbres nous instruisent, dont la solitude parle, dont le silence même est éloquent, MARIE nous annonce le néant des grandeurs humaines, d'une voix plus puissante que toutes celles que nous entendions ; elle nous exhorte à venir voir, & ceux qui gouverneront ce Royaume, & celle qui le conserva, pour connoître ce qui leur reste de leur première splendeur & de vains applaudissemens du monde : Mais plus humble dans le Ciel par la veüe de Dieu, que dans le cercueil au milieu de ce triste appareil de la mort, elle rend, & la gloire de sa vie, & les honneurs qu'on fait à sa mémoire, à celui à qui ils appartiennent véritablement.

Dieu, dit-elle, est vôtre seul bien faïteur, seul libérateur des États, seul protecteur des Empires, seul consolateur des affligés, seul bon, seul clement, seul misericordieux, seul  
seul

seul admirable, seul grand. Il est tout par luy même, je ne fus rien que par luy. Allés voir dans mon Sepulchre ce que je suis ; venés voir dans le Ciel ce qu'il est. Admirateurs du néant & de la poussière, ne soyés plus injustes à la gloire du Toutpuissant ; cessés de me louer, commencés de le servir. Portés l'encens sur ses autels ; abandonnés mon corps aux vers de la sepulture ; ourés ses temples, & fermés mon tombeau.

**F I N.**

---